



CHAPITRE I  
OÙ L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC CELUI QUI PERD  
CONNAISSANCE

**L**e vieux professeur reprend conscience. Il entrouvre les paupières, mais sa vue troublée ne lui laisse deviner que des ombres vibrantes qui cheminent sur un fond bleuâtre. Rapidement, il comprend que ses autres sens sont désormais tout aussi perturbés. Ses oreilles saisissent imparfaitement les bruits extérieurs et seul un faible bourdonnement résonne dans son crâne. La douleur qui lui vrillait le côté gauche quelques heures plus tôt a laissé place à un inquiétant engourdissement. Alors qu'il s'efforce de ne pas bouger, il est gagné par une sensation

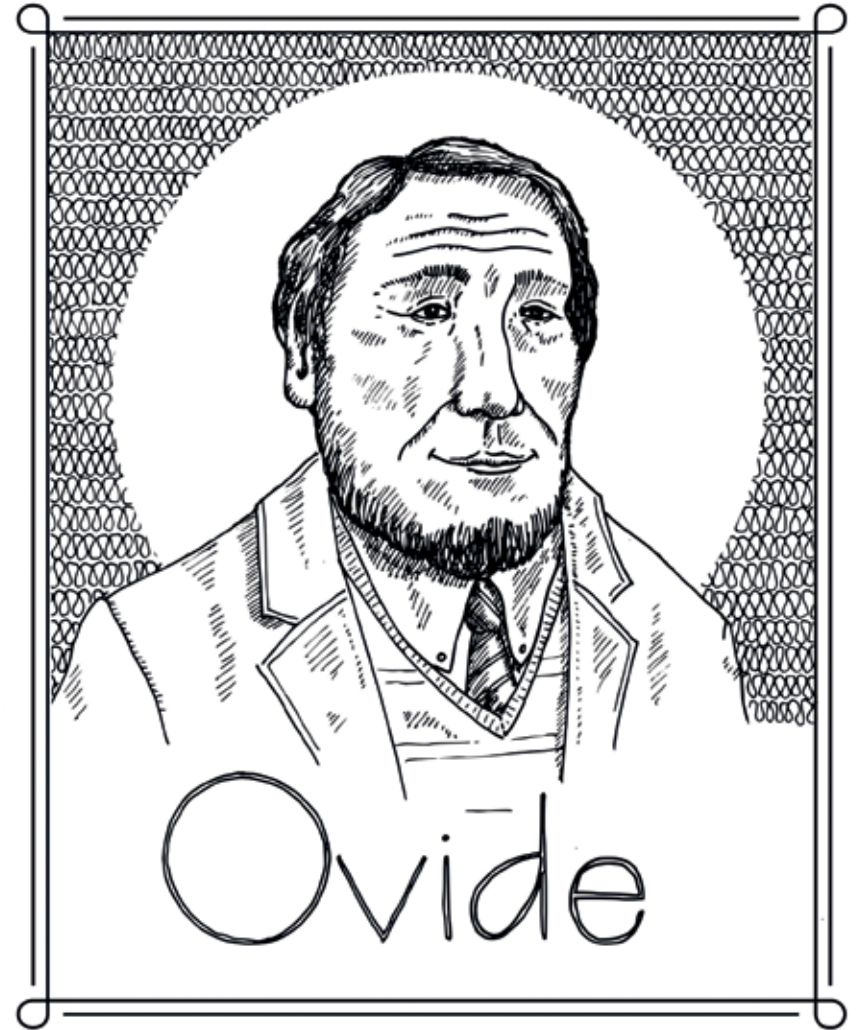
de déséquilibre. Il se concentre et, au bout de quelques secondes, il réalise que ce ne sont pas des vertiges : son corps balance lentement parce qu'on le transporte encore, allongé sur une civière de fortune.

Il est maintenant sorti de la grotte. La pâle lumière qu'il perçoit est celle du petit matin, les ombres qui bougent sont les branches et les feuillages sous lesquels il progresse.

Le vieux professeur ne sait pas combien de temps s'écoule. Quand les cahots s'arrêtent, il sent qu'on fait doucement glisser son corps sur le sol, du côté où il n'est pas blessé. Malgré ces précautions, la douleur revient, elle se diffuse avec une intensité insupportable, alors il essaie de focaliser son attention sur autre chose. Il pense à la nuit précédente, à ces dernières heures et à sa découverte. Très lentement, au bout de quelques longues minutes, l'engourdissement revient le soulager.

Plus tard, il y a un son indistinct qui pourrait être un cri. Un appel peut-être. Il rouvre les yeux et, cette fois, c'est une silhouette imposante qui le surplombe, penchée au-dessus de son corps. Tout reste flou, mais il perçoit cette ombre qui s'approche et qui émet une sorte de grognement répétitif. Le professeur ne veut pas essayer de bouger, il ne pense pas pouvoir y arriver. Ce qui doit être une main massive se pose sur sa tempe. Il s'évanouit à nouveau.

\*\*\*



Quand les deux infirmiers arrivent sur place, ils constatent rapidement que la situation est délicate. Le professeur Ovide Lachance souffre de nombreuses blessures à la jambe gauche, au torse, au bras et au visage. Cela ressemble au résultat d'une très vilaine chute. Ils se demandent où il est tombé et, surtout, comment il est parvenu à revenir seul près de la petite maison. Dès qu'ils prodiguent les premiers soins, le professeur revient à lui. Il gémit faiblement et marmonne quelques mots qu'ils ne comprennent pas. Un fois les pansements et les attelles provisoires posés, ils transfèrent le blessé sur la civière et marchent prudemment jusqu'à l'ambulance. Le break flambant neuf est mis à rude épreuve, ses suspensions font un boucan d'enfer lorsque les roues rebondissent dans les ornières du sentier qui mène au village. Les deux infirmiers sont soulagés d'en sortir et de retrouver la petite route de montagne.

Beaucoup plus loin, quand ils sont redescendus dans la vallée de l'autre côté de la ligne de crête, ils traversent en trombe les rues de la ville. Couché à l'arrière, immobilisé, le professeur retrouve un peu d'espoir ; la plainte monotone qui fait faiblement vibrer ses tympans doit provenir de la sirène de l'ambulance. Il en déduit qu'il sera bientôt à l'hôpital.



## CHAPITRE 2

OÙ L'ON DÉCOUVRE UNE MAISON, UN PORT,  
UN INSTITUT SCIENTIFIQUE, UN HÔPITAL ET, SURTOUT,  
LES PERSONNAGES QUI Y DÉAMBULENT. OU PAS.

Comme tous les vendredis, Marius Balat a quitté son travail pour venir rechercher sa fille à l'école. Les élèves sortent en rang, en commençant par la classe des plus jeunes. Marius observe les petites gamines souriantes se jeter affectueusement dans les bras de leurs parents et il se dit que les années s'égrènent bien trop vite. Le contraste avec Ana et ses amies est évident, presque cruel : quand elles passent enfin la grille, ces filles de onze ou douze ans se disent au revoir avec des manières de demoiselles. Et en guise de salutations, Marius reçoit un bon coup de coude.